

La gazette de la lucarne

n° 42

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél. : 01 40 05 91 29 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Dans mon appel à texte pour cette Gazette de novembre, j'avais proposé quelques thèmes :

1. « Racontez comment une calamité s'est changée pour vous en bonne fortune. » Le texte envoyé par Nicole Vignault y répond. Soixante-dix ans plus tard, elle se souvient encore des événements comme si c'était hier.

2. Ad lib : « Écrivains, écrivaines, écrivez sur ce qui vous plaira, comme il vous plaira. » Le texte de Caroline Rimet y répond avec force et concision. Bruno Testa en profite pour souligner que le propre de l'Homme (et surtout de l'homme propre) est la lutte incessante contre la poussière. Jacques Griefu en vers et Paul Desalmand en prose mélangent plaisamment la mauvaise et la bonne humeur. Quant à Stéphane Gaïac, il marie harmonieusement humour, poésie et graphisme. Pour finir, La Gazette vous offre deux promenades d'amoureux qui voient se lever l'aube, la main dans la main. L'une, Fabienne Schmitt la rêve. L'autre, sur les bords du Danube, Dunja Sakurica l'imagine pour les héros de sa toute première nouvelle publiée en français. Bienvenue dans les lettres françaises !

Marc Albert-Levin

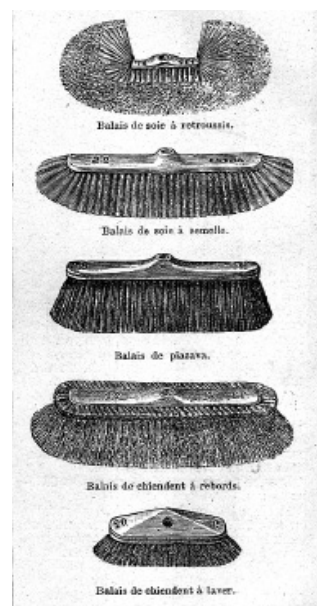
À CHAQUE JOUR SUFFIT SA PEINE

Le balai et la poussière

BRUNO TESTA

Qui n'a pas eu l'impression au réveil d'être comme Sisyphe, condamné à toujours devoir remonter sur la même colline, le même rocher ? Et cela ne s'arrange pas au cours de la journée. Travail, courses, ménage. Le ménage, tiens ? La poussière ! Elle est là, sournoise, à se cacher. Vous avez beau passer l'aspirateur, le chiffon, la débusquer, rien n'y fait. C'est ce que dit Anouilh, l'auteur de théâtre. La poussière finira par l'emporter, c'est fatal. Remarquez que l'Ecclésiaste, le premier, nous avait prévenu : tout n'est que poussière ! Sans compter que ça pose un problème. Où va la poussière quand on la nettoie ? Avec l'aspirateur, ça paraît simple. Elle va dans le sac logé dans le ventre de l'appareil. Mais quand vous passez le balai, que vous essayez de mettre la poussière dans la pelle, ça se complique. Il y a forcément un peu de poussière qui s'égare, cherche à fuir. Quand vous passez un chiffon, *idem*. Et quand bien même vous avez l'impression que le travail est terminé, il suffit de déplacer un livre, un objet pour qu'un reste de poussière vous saute à l'œil.

Il faudrait, pour bien faire, enlever tous les meubles de la pièce. Mais pour les mettre où ? Et quand bien même vous auriez déposé tous les meubles dans la cour (pour ceux qui ont une cour, bien sûr), il faudrait, après avoir nettoyé le plancher, la moquette ou les murs, grimper aux lustres et au plafond, dépoussiérer le tout, faire la même chose avec les meubles dans la cour. Comment arriver à nettoyer les meubles dans une cour en évitant que le vent n'apporte à nouveau la poussière que vous venez de rejeter ? Problème insoluble. Non, ce n'est pas la philosophie qui montre l'absurdité de la condition humaine, mais le ménage. Dans le combat entre le balai et la poussière, on sait bien que la poussière sortira gagnante. Que faire alors ? S'en foutre comme Diogène qui ne se préoccupait pas de nettoyer son tonneau ? Non, pas la peine de tergiverser, il faut l'accepter. Lutter contre la poussière est le propre de l'Homme.



DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DE L'ÉPICERIE ET DES INDUSTRIES ANNEXES

Vu de Barcelone...

Armel Louis



Barcelone ! Barcelone de Gaudi, Miró et Picasso ! Barcelone, qui s'auto-proclame grande capitale de la Méditerranée comme de l'Europe footballistique... Que représentent pour cette ville aux mille visages la culture et plus spécialement la littérature française ? Un petit tour à la *Casa del Llibre*, sur la *Rambla de Sant Josep* depuis 1923 – l'équivalent d'une enseigne culturelle sur les Champs-Élysées –, laisse perplexe.

Ici comme ailleurs, la nouveauté avant tout, avec en vitrine sa *targeta e-book* voisinant avec un best-seller yankee et l'affiche de son adaptation filmée américaine. À l'intérieur, la signalétique de la librairie est trilingue, en catalan, en castillan (qu'on nomme en France l'espagnol) et, bien sûr, en anglais.

Le rayon *Literatura en Francès* – aussi grand que l'italien, mais cinq fois moindre que l'anglo-américain – présente des livres effectivement en langue française, mais pas nécessairement d'écrivains français. On trou-

vera ainsi Zola et Zweig côte à côte, en poche, d'éditeurs hexagonaux, mais qu'on se rassure, il y a en bonne place des titres anciens de Marc Levy et de Katherine Pancol, les prix Médicis et Femina du dernier millésime, en édition originale !

Au premier étage, regardons attentivement le rayon *Narrativa extranjera* où la signalétique nous annonce fièrement, du côté français, « Gavalda, Anna » à l'égal de « Proust, Marcel » (en concurrence entre autres avec Bukowski, Calvino, Mahfuz, Murakami, Amos Oz, Roth, Saramago, Tolstoï ou Wilde). Céline n'est présenté que par le seul roman *Viaje al fin de la noche*, portant un bandeau très louangeur. Surprise, à côté on trouve le *Papillon* d'Henri Charrière ainsi qu'un bouquin de Gabriel Chevalier. Toujours dans les C, Albert Camus pour *El extranjero* et *La Porte* est en ballottage avec Emmanuel Carrère, l'heureux auteur d'*El adversario* et *De vidas ajenas*, mais gagnant sur Albert Cohen et son unique *Bella del Señor*.

Absence de Sartre dans ce rayon romanesque en grand format, mais présence de Stendhal, Maupassant, Flaubert, Gautier, Verne, Dumas et Zola concernant le XIX^e siècle.

Parmi les trouvailles, on trouve Alphonse Allais pour *Morir De risa* et Boris Vian, à l'instar de Perec et Queneau, Proust bien sûr, Giono ou Jean Genet et son *El niño criminal*. Plus surprenant, Maurice Druon dont *Las grandes familias*, ou Louise de Vilmorin. Si l'on retrouve les inevitables Pancol et Gavalda, les dix titres d'Irène Némirovsky les compensent largement. Enfin Pierre Michon, Daniel Pennac, Éric-Emmanuel Schmitt, Yasmina Khadra, Tanguy Viel, Bergounioux, Modiano, Claudel (Philippe, pas l'autre) Adam (Olivier) ou Saphia Azzeddine sont censés représenter à Barcelone la littérature française contemporaine.

Que conclure de tout ce fatras distingué, faut-il d'ailleurs conclure ? Grandeur et décadence ? Et que penserait un hispanophone du rayon équivalent d'une librairie française ? Sans parler de la littérature catalane se résumant le plus souvent par un auteur – mais quel auteur ! – Raymond Lulle, en particulier pour son *Livre de l'ami et de l'Aimé*. Vu de Paris, évidemment.

Henri Calet... Écrivain décalé

Né à Paris le 3 mars 1904, Henri Calet s'est inspiré de sa vie difficile et bouleversée pour écrire son œuvre. Il passe sa jeunesse en Belgique, souvent dans la rue et solitaire. Son premier livre,

La Belle Lurette (1935), est consacré à cette période de sa vie. Son chef d'œuvre, *Le tout sur le tout* (1948), parle du Paris populaire, ville qu'il affectionne. Il est fait prisonnier en

1940, mais finit par s'évader. Journaliste, il collabore à différents journaux (*Combat*, *Marie France*, *Carrefour*, *Le Parisien libéré*) ainsi qu'à la radio et à la télévision. Il meurt à Vence le 14 juillet 1956.

Discret. Malheureusement trop peu connu, ce passionné de Paris nous a laissé une œuvre marquée par l'observation des petits riens au rythme de ses balades, autour de sa propre histoire.

S'il est un auteur à lire d'urgence, c'est lui ! Dans un style apparemment désinvolte, concis, sobre, mais jamais sec, son acuité à observer les petits riens, les drames quotidiens au ras de la vie et à hauteur d'homme, Calet nous dit les affres de l'existence. À l'opposé du faiseur de beau style, de l'ébéniste littéraire qui astique partout pour que ça brille, il donne à lire, dans une langue d'une grande dextérité verbale, une œuvre marquée par sa propre histoire : « Je vadrouille autour de mon passé ».

Calet, au rythme de ses balades, de ses flâneries, laisse filer sa mémoire, son humeur et son regard sur ce qui se donne à voir. La sympathie qu'il porte aux pauvres ou aux déclassés (prostituées, clochards, individus à la dérive) donne une voix à ceux dont la définition est d'en être privés. Il observe, constate, prend note et parle aux gens. Et s'il s'émeut devant le sort des perdants, jamais il ne s'autorise une ironie blessante. La pénétration charnelle dans l'histoire des petites gens est rendue par une présence parfois muette et attentive, une écriture de partage.

Ancrage parisien

Paris est une de ses grandes passions « une vieille liaison qui ne finira qu'avec moi », et devient le thème central de Calet à l'après guerre : « Je me suis coiffé de cette ville, elle me botte parfaitement, elle est à ma taille ».

Paris devient un formidable point d'ancrage personnel et textuel, le lieu d'une sédimentation affective. Et c'est en vrac, dans le présent, qu'une voix nous fait entendre des morceaux du passé, sans commentaires, sur le ton d'une expérience, à la couleur de la vie.

Calet est une vraie plume de poids, à « l'écriture-filature » qui appartient à la face cachée de la littérature. Pour le lire, il faut être un amoureux du texte, avoir l'oreille fine, délicate, avoir l'œil attaché aux détails, au figolé. Il faut encore être sensible à la musique de son récit en le lisant à haute voix, tout en retenue, en petite suspension, touché par un sourire un peu jaune, un peu triste... pour finalement laisser un drôle de silence s'installer.

Igor Bensasson.

« Je ne puis porter sur cet auteur un jugement tout à fait libre : rien d'imprimé ne me plaît autant que ce qu'il a donné à imprimer. J'approuve de la tête, comme un maniaque, tout le temps que je le lis. Le comble du bonheur poétique est, selon moi, d'écrire comme lui [...]. Un sourire parcourt ces pages, un sourire est à la fin plus fort que l'horreur qu'elles contiennent, non pas un sourire attendri comme le grelottement un peu forcé de Dickens, mais la sérénité souriante et implacable qui se reforme naturellement autour d'une humanité opaque et pure. Mon admiration pour Henri Calet vient de ce qu'il effleure les plus dangereux écueils sans même les soupçonner. [...] Pourquoi ne comprenons-nous pas mieux ce que signifiera son œuvre quand nous serons en cendres ? »

Joë Bousquet, Les Cahiers du Sud, 1947.

SOMMAIRE

page 1

Édito,
M. Albert-Levin.
et
Le balai et la poussière,
B. Testa.

page 2

Vu de Barcelone,
A. Louis.

page 3

Henri Calet... Écrivain décalé,
Igor Bensasson.

page 4

Vision Funeste,
P. Ganot.
J. Métellus et S. Gaillac,
une rencontre inattendue,
M. Albert-Levin.

page 5

Les soirées de La Lucarne.

page 6

Le hasard, la chance, la vie,
N. Vignault.
et
Conjuguer le verbe aimer,
N. Vignault.

page 7

La vache de Jules,
P. Desalmand.
et
Résilience,
C. Rimet.

page 8

Avec un grand D,
poème de J. Grieu.

page 9

Masha et Milan,
Dunja Sakurica.

page 10

Causes communes,
M. Albert-Levin.

page 11

Fugues...,
poème de F. Schmitt.

page 12

Victor Brauner,
peintre de l'inexplicable,
Z. Zéphim.

Vision funeste

PATRICE GANOT

Aujourd'hui, de cette trahison du miroir, objet ordinairement précieux et considéré comme fiable, devant lequel renaît Marguerite, un jour, de s'y voir si belle et d'en rire (la beauté est affaire de goût ; no ?), nous dirons avec quelque autre Ma'g'rite (un beau coup !), pourtant spécialiste de l'effeuillage, un peu, à la folie... pas du tout :



Dans son appel à textes, mon ami Zéglobo, coordinateur du numéro de novembre de *La Gazette*, donnait comme exemple des textes autobiographiques qu'il aimerait recevoir, celui d'« un voyeur compulsif devenu peintre, cinéaste, couturier, gynécologue, prêtre, psychologue ou propriétaire d'un peep-show ». Pour ma part, je ne suis pas nécessairement compulsif, mais je suis photographe, donc voyeur. Je ne pipe mot sur le mot peep-show. Mais je suis poète, donc voyant. Et je reprendrai un clin d'œil que j'avais fait, en mars 1974 au Mallarmé du *Parnasse Satyrique* :

Sans qu'un moindre soupçon ternisse
L'éclat sans tain d'une césure,
La chambre vespérale où dure
L'instant qu'un amour secret tisse,

Cache, langoureuse malice,
L'émoi au rythme sans mesure.
Comme jaillissant du murmure
Qu'un baiser profond au calice

Insuffle à la bouche déclosée,
Un halètement plus rapide
Module une poitrine rose.

Dans la pièce que l'on crut vide,
De l'autre côté du miroir,
Un vieillard est mort de trop voir.

Jean Métellus et Stéphane Gaïac, une rencontre inattendue

La soirée du 18 octobre 2011, à *La Lucarne des Écrivains*, a été marquée par une rencontre inattendue. Celle d'un poète haïtien, essayiste et dramaturge chevronné, auteur de plus de trente ouvrages, Jean Métellus et d'un poète guadeloupéen présentant ses deux premiers livres, Patrice Ganot, de son nom de plume Stéphane Od-Ray Gaïac. Des textes de ces deux auteurs, l'ancien et le nouveau, ont été lus et des questions

pertinentes ou impertinentes leur ont été posées.

Moments forts. La lecture d'un texte de Jean Métellus sur Joséphine Baker, et celle d'un texte de Stéphane Gaïac évoquant par le biais d'une fable sur les mabouyas et les anolis, ces petits lézards se disputant les murs de son appartement en Guadeloupe, les Palestiniens et les Israéliens luttant pour l'occupation d'un même territoire.

À la fin de la soirée, à la question d'Armél Louis concernant Patrice-Stéphane : « Est-ce que vous acceptez de l'adouber ? » Jean Métellus a répondu très catégoriquement : « Oui ! ». Ce qui, venant d'un écrivain ayant reçu en 2010 le Grand Prix de la Francophonie, à l'égard d'un auteur encore inconnu, était indiscutablement encourageant. Un écrivain à suivre.

Marc Albert-Levin

Extrait de
*Puis le choix
de l'atome,
« Le Tiroir
entrouvert »*
de Patrice Ganot.
Disponible
à *La Lucarne
des Écrivains*.

Soirées de la Lucarne

Jeudi 17 novembre à 19 h 30

Soirée Littéraire avec les éditions Bérénice

En présence de Laurent Fourcaut pour son recueil de sonnets *En attendant la fin du moi*, David Nahmias pour son recueil de poèmes *Personne ne vient plus libérer Paris par la Porte d'Orléans*.

Vendredi 18 novembre à 19 h 30

Spectacles digitaux vagabondes



Stéphanie Barbarou et Laurence Hartenstein vous entretiennent d'un voyage qu'elles n'ont pas fait entre ici et une montagne de Chine... Leur projet est né d'une histoire d'amour pour les femmes Miao qui chantent pour leurs prétendants du sommet des montagnes. Elles chantent, trouvant des sons inouïs, dessinent des cartes de géographie où tout redevient « terra incognita ».

Samedi 19 novembre à 19 h 30

Poèmes en musique

de Salwa Al Neimi issus de son recueil de poésie *Mes Ancêtres les Assassins*, interprétés par Joanna Bartholomew (comédienne). Le jeu, les costumes et la sculpture sont ses principales activités. Puis viennent des activités corporelles, de clown, de théâtre expérimental... Salwa Al Neimi, poétesse syrienne, est l'auteure de plusieurs recueils de poésie et d'un roman. Elle explore des thèmes de l'exil, l'amour, la mort et le désir féminin. Son écriture fait vibrer la langue arabe au son des émotions qui interpellent le corps et, à travers l'esprit, l'élève en une danse des mots.

Mercredi 23 novembre à partir de 18 h



Exposition « Sur nos murs » de Dugudus

Des affiches subversives. La vie politique s'affiche sur les murs de *La Lucarne des Écrivains*.

Exposition du lundi 21 novembre
au samedi 3 décembre.

Vendredi 25 novembre à 19 h 30

Soirée littérature féminine

avec les éditions Rue des Promenades. En présence de Monique Debruxelles pour *La distraction des gares* : des nouvelles fantastiques qui désorientent, de Marie Surgers pour *C'est le chemin qui compte* : un drôle de journal de voyage au Moyen-Orient et d'Anna Dubosc pour *La Fille derrière le comptoir*. Elle présentera son livre numérique.

Samedi 26 novembre à 19 h 30

Rire ou sourire, il faut choisir !

En présence de Xavier Jaillard, Jean-Pierre Delaune, Alain Créhange, Pierre Dérat, pour leur *Dictionnaire ouvert jusqu'à 22 h* et de Grégoire Lacroix pour *Mes meilleurs euphorismes*.

Mercredi 30 novembre à 19 h 30

Soirée slam autour des nanas... tout meuf

avec Caroline Carl, Isabelle Sojfer et l'association Vagabond Vibes. Venez découvrir ce duo détonnant. Attention, ça va chauffer !

Vendredi 2 décembre à 19 h 30

Soirée littéraire avec la revue Fusées

Présentée par Mathias Pérez avec Clothilde Roullier, Constance Chlore et le peintre Dino Fava. Hommage à Raymond Federman, écrivain et poète américain (1928 - 2009). Quand un artiste rencontre des écrivains ! Quand un écrivain rencontre des artistes !

Samedi 3 décembre à 19 h 30

Soirée musicale et littéraire

Roman historique et chanson, une soirée en deux étapes : Robert Blondel présentera avec des lectures ses trois premiers ouvrages : *Zotos l'Athénien ou le silence des Dieux*, *Les Cendres de Persépolis* et *La Dernière Escalpe*. Françoise Mingot-Tauran (fanFan) et Niño Géma termineront la soirée par des

chansons, à l'occasion de la sortie conjointe de leurs albums *Zone interdite* et *Paysages d'aquarelles*.

Mercredi 7 décembre à partir de 18 h

Vernissage de l'exposition La nature dans tous ses états



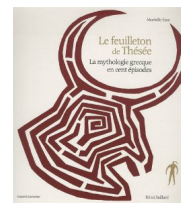
Gravures d'Hélène Dery. Techniques mixtes : impression sur papier de gravures,

collagraphie, carborandum et marouflage d'eau-forte et de gravure.

Exposition du lundi 5
au samedi 31 décembre.

Vendredi 9 décembre à 19 h 30

Soirée mythologie



avec Murielle Szac pour *Le feuillet de Thésée* et *Le feuillet d'Hermès*. Après *Le feuillet d'Hermès*, Murielle Szac invite les enfants à se replonger dans la

mythologie grecque en suivant le personnage de Thésée en cent épisodes.

Mercredi 14 décembre



À 16 h 30 : goûter- Lectures

Autour d'un goûter, débat « comment fait-on un livre pour les enfants ? », avec Elsa Oriol, illustratrice.

À 19 h 30 : soirée Le monde de l'enfance.

avec Elsa Oriol.

Jeudi 15 décembre à 19 h 30

Soirée « essais et littérature »

avec les éditions Châtelet-Voltaire. En présence de Marie Cuillerai et Henri-Pierre Jeudy. Présentation de six livres... des petits livres « voyageur » qui correspondent à des modalités d'écriture et de lecture et qui s'inscrivent dans les modes de vie modernes.



PÉRIE DE N. VIGNAULT, PHOTO-MONTAGE D'ISABELLE DUMAS, SA PETITE-FILLE

Le hasard, la chance, la vie

NICOLE VIGNAULT

Mes parents étaient divorcés, et contrairement à mon père, entré en résistance très tôt, nous avions, ma mère, mon frère et moi, obéi aux ordres de Vichy et porté l'étoile jaune. Le 25 juin 1942, vers 7 h du matin, guidés par notre concierge du 8 rue du Delta, Paris IX^e, deux gendarmes allemands nous emmenèrent, ma mère, mon frère et moi, devant des locataires effrayés ou indifférents, vers une voiture noire conduite par un Français. La suite... Le commissariat de la rue du Mont-Cenis, des heures d'attente, les mêmes interrogatoires durant des heures et un transfert en « panier à salade » vers les sous-sols de la préfecture de Police, quai de l'Horloge. Je me retrouvai en cellule, en compagnie hétéroclite : des filles de joie ramassées pour une nuit, de futures victimes de la barbarie nazie, des militants communistes, des Juifs... Nous étions entassés de jour par dizaines et regroupés de nuit dans des sous-sols sordides et sombres. J'avais à peine dix-huit ans, aucun passé politique, pas la moindre idée des horreurs de la solution finale, mais en cette année 1942, je sentais qu'être née Juive me promettait à un avenir peu jubilatoire. Quatre jours passèrent, interminables, quand je fus emmenée retrou-

***je sentais qu'être née
Juive me promettait
à un avenir
peu jubilatoire.***

ver ma mère et mon petit frère dans le somptueux bureau d'un hôtel de luxe. Nous montions, accompagnés d'un jeune gardien, un grand escalier recouvert d'un tapis à deux rampes semi-circulaires. Du côté de la descente, deux hommes discutaient. À mon total étonnement, je reconnus, tout de sombre vêtu, son éternel chapeau noir vissé sur son haut front, un ami de mon père, comme lui franc-maçon et radical-socialiste. Ni lui ni moi ne laissâmes transparaître que nous nous connaissions, pas un regard, pas un sourire. Le lendemain matin, la porte s'ouvrit, et le gardien me dit : « Sortez, vous êtes libre ». Tous les trois réunis sur le trottoir longeant la Seine, je croyais avoir rêvé. Était-ce bien l'ami de mon père que j'avais aperçu pendant quelques secondes à l'hôtel ? Était-ce lui qui venait de nous délivrer de ce que je croyais n'être qu'une fatale erreur ? Oui ! Il s'appelait Pierre Bonny. Appelé avant la guerre « le premier policier de France »,

il fut cependant fusillé avec son chef Henri Laffont à la Libération. C'est sans doute à lui que je dois d'avoir échappé à l'Holocauste. Maintenant encore, je me demande ce qui peut faire ainsi basculer une même personne vers le bien ou vers l'infamie.

Deux références confirment la véracité de ce court récit : le livre de Guy Penaud, *L'inspecteur Pierre Bonny, le policier déchu de la « gestapo française » du 93, rue Lauriston*, paru aux éditions l'Harmattan (2011), et le téléfilm de Denys Granier-Deferre, *93 rue Lauriston*.

Conjugaison du verbe aimer

NICOLE VIGNAULT

J'entends souvent dire : « Oh toi, tu ne fais pas tes quatre-vingt-sept ans ! » Ma coquetterie naturelle m'incite à répondre : « Oui, mais je les ai ! » En écoutant ce matin Jean Ferrat chanter Aragon, j'ai eu envie d'écrire : « J'aurais voulu être Aragon pour trouver comme lui les mots de l'amour salvateur. » Et aussi « J'aurais voulu être libraire,

intéresser des amateurs aux ouvrages que j'aime et à la découverte de nouveaux auteurs. » Puis, la raison venant avec l'âge, j'ai cru plus sage d'écrire des « J'ai aimé ». La première phrase était : « J'ai aimé la splendeur de l'automne en montagne » Et la dernière : « J'ai adoré revenir à Paris définitivement » !

La vache de Jules

PAUL DESALMAND

« **L**e principe de la vache crevée. » Ceux qui me connaissent savent ce que j'entends par là. Je me réfère au *Journal* de Jules Renard. Le 26 septembre 1903, ce dernier écrit : « Beauté de la littérature. Je perds une vache. J'écris sa mort, et ça me rapporte de quoi acheter une autre vache. »

En me référant à ce principe, je veux faire entendre que celui qui écrit a la possibilité de transformer le négatif en positif. Mallarmé, tarauté par sa stérilité devant la feuille blanche, finit par en tirer un très beau sonnet sur l'impuissance du créateur.

Je viens d'être l'objet d'une drôle de..., drôle enfin si l'on veut, mésaventure éditoriale. Quelques

jours après réception d'un manuscrit, un éditeur me téléphone pour me communiquer son enthousiasme. Trois jours plus tard, je reçois une lettre qui commence ainsi :

« Vous l'avez compris, lors de mon coup de fil, je ne pouvais rester insensible à votre manuscrit pétri d'humour, pétillant d'intelligence et nourri de culture. C'est un livre euphorisant, jubilatoire et qui n'épargne personne ; et qui mériterait de l'être ? Bref, nous sommes en phase... »

Vous imaginez mon bonheur ! Trois jours plus tard, le même éditeur m'écrit pour me dire que le livre ne plaisant pas à son fils, il a décidé de ne pas le publier. Bien content qu'il ne me dise pas : « Mon chien après l'avoir

reniflé s'en est détourné et j'ai perçu cela comme un mauvais présage, j'ai donc décidé... » Certains se seraient morfondus, lui auraient envoyé une lettre d'insultes. Je me suis contenté d'en faire un chapitre pour le livre en question en veillant bien à y mettre du sel, mais non du vinaigre. Suite à des ennuis, vous entendez parfois « N'en faites pas une histoire ». Mais si, justement, faites-en une histoire. Nuançons tout de même. Il est des malheurs si grands qu'ils vous laissent sans voix. Une théâtrale, maîtresse de Stendhal, eut un jour cette pensée profonde : « Vous ne m'écrieriez pas des lettres comme ça, si vous étiez vraiment malheureux. »

Et bonus supplémentaire, je fais un peu de pré-promotion pour ce livre qui finira bien par paraître. Son titre : *Éditez-moi ou je vous tue !*



Résilience

CAROLINE RIMET

J'ai aussitôt pensé à deux personnages de roman : le premier s'étant métamorphosé en cafard et le second en truie. J'ai compris alors que j'étais en train de devenir arabe.

Les mentalités évoluent très lentement en Europe ; les vieux vous regardent avec méfiance, les vétérans de la guerre d'Algérie avec haine et les autres vous accusent d'emblée des délits que vous n'avez pas commis.

J'ai envisagé avec anxiété les formalités auxquelles j'allais devoir me plier lors de mon prochain vol pour les États-Unis. J'ai réalisé que je ne connaissais plus la sérénité, ma liberté de

circulation désormais restreinte par des vérifications d'identité plus systématiques et plus tatillonnes.

Je pourrais peut-être m'en sortir en faisant l'artiste : humoriste ou comédien cantonné dans les rôles de dealer, mais je n'en resterais pas moins le beur de service, celui qui conforte ou bien atténue les peurs ancestrales.

Après tout, je n'ai que trente ans, et ma nature optimiste m'incite à penser que l'intégration de mes enfants, ou au pire celle de mes petits-enfants, se fera en douceur, à moins que la droite, forte des voix de l'extrême-droite ne fasse basculer mon destin...

Je me rappelle très bien quand c'est arrivé : je m'étais réveillé tard après une nuit agitée de mauvais rêves. Le miroir m'a renvoyé ce matin-là un étrange reflet : mon visage avait bruni et mes pupilles, habituellement bleues, avaient viré au marron, la couleur et la texture de mes cheveux avaient également changé : plus drus, plus noirs, plus frisés.

Avec un grand D Dictionnairemie

JACQUES GRIEU



Je hais les dictionnaires avec tous leurs grands « D ».
 Larousse ou bien Robert, drôles sont leurs idées.
 Moi qui me piquais d'être un écrivain lettré,
 J'enrage et je déchante en ouvrant mon Littré.
 Homonymes, éponymes, antonymes, anonymes,
 J'y vois des paronymes en plus des synonymes.
 On dit « que je moulusse » et aussi « je cousisse »
 Serait-il bon alors, qu'encre j'écrivisse ?

Pressurer, présurer ou bien pressuriser ?
 Repère ou bien repaire ? Roder n'est pas rôder !
 Cession ou bien session, ou une cessation ?
 Servante ou bien serveuse ? Il faut faire attention.
 Dessin ou bien dessein, tous sujets à faux pas.
 Décrépi ? Décrépit ? « J'absous » n'acquitte pas...
 Bat-flanc ne veut pas d'« S », singulier ou pluriel ;
 Essuie-pieds en prend un, même seul à l'appel.

Vantail ou bien ventail ? Ou encore ventaille ?
 Prémisses avec prémices amèneront pagaille !
 Haïre ou bien aire, ère, hère, air, quelle liste !
 Placage ou bien plaquage pour un bon ébéniste ?
 Sourciller, sourcilier ne sont pas paronymes
 Pourtant, leur confusion serait bien légitime...
 Des « grands-oncles » au pluriel, mais pourquoi
 des « grand-tantes » ?
 Ces subtiles exceptions me perturbent et me hantent.
 Que dire à véneneux quand il faut venimeux,

Ou bien à flatulent qui n'est pas flatueux ?
 Est-ce du numérotage, une numérotation,
 Et la numération, une énumération ?
 Si j'oins ces joints, c'est que nous oignons nos oignons !
 Collision, collusion ? Gradation, graduation ?
 Et si « à mots couverts » est toujours au pluriel,
 Pourquoi donc « au bas mot », jamais ne devient tel ?

Morte-eau n'est pas eau morte, eau vive pas vive-eau.
 Un timbre à un euro n'est pas timbre un euro.
 Et puis, ne pas confondre archer avec archet,
 La hanche avec une anche, marché avec marcher.
 De même pour dattes et date, ou caddy et caddie.
 Parti sans prévenir, il me prend à parti,
 Et en tire parti pour s'inscrire au parti.
 Ne prenons pas parti, entendons les parties...

Certains sont Laroussiens et d'autres Robertistes,
 Serais-je Hachettiste ou mieux, un Littréen ?
 Moi qui croyais connaître un peu notre français
 Les dictionnaires ont su combien j'étais mauvais.
 Pourtant, je me le dis « si compliquée soit-elle,
 Notre langue est précieuse et on la trouve belle. »
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
 Est toujours, quoi qu'on fasse, un méchant écrivain.

Masha et Milan

DUNJA SAKURICA



Acette époque, à la télévision, une publicité pour produits cosmétiques rabâchait : « Prends bien soin de toi ! ».

Quelle absurdité, pensa Masha. Nous devrions plutôt nous fuir nous-mêmes si nous voulons survivre dans le vide spirituel qui nous entoure. « Survivre » était le mot avec lequel s'endormait et se réveillait Masha.

Avant l'arrivée du Nouveau Monde dans la région des Balkans, la simple notion de « demain » était floue et ambiguë. Les années de guerre, l'embargo, les bombardements avaient laissé une cicatrice profonde que l'on ne pouvait surmonter que dans un rapport dionysiaque à la vie, en cherchant la joie dans l'instant. Mais une fois les malheurs disparus, le rire s'en était allé avec eux. La célébration de la vie s'était transformée en beuveries pendant les weekends, éventuellement couronnées par la chance d'être embauché par une compagnie d'investisseurs étrangers.

Il n'y avait plus de place pour l'art. L'art n'existait que pour les rêveurs ou les bourgeois aisés. Mais comment, parmi ces bourgeois, aurait pu naître l'Idée ? Le confort les avait déjà trop endormis. Quand aux rêveurs,

ils planaient beaucoup trop haut dans leur œuvre pour savoir placer et vendre leur produit sur le marché. Dans un monde totalement dominé par le pragmatisme, les âmes sensibles ne pouvaient survivre qu'en battant en retraite.

Les années passèrent, silencieusement, discrètement et pourtant à une vitesse irrattrapable. Après l'enrichissement du sol par l'uranium appauvri¹, vint une époque où l'on propagea l'idée d'une « vie bio ». Les bistrotts de la vieille ville de Belgrade disparurent lentement et de nouvelles lois persécutèrent les fumeurs de manière acharnée. Sur les étals du marché Kalenitch, la nourriture que l'on vendait prit un aspect de plus en plus attirant, en même temps qu'elle avait de moins en moins de goût. Chez les Tziganes, on pouvait trouver les restes de l'ancien régime. Des journaux de l'époque de Tito, des cassettes audio de turbo folk de l'époque de la guerre et enfin de vieilles éditions d'Andrić², l'auteur qui avait témoigné le plus précisément et le plus poétiquement

de l'histoire mouvementée des Balkans.

Masha acheta les dernières roses de cet été là et se dirigea vers le parc de Karadjordje. Elle eut la surprise d'y retrouver son vieil ami Milan.

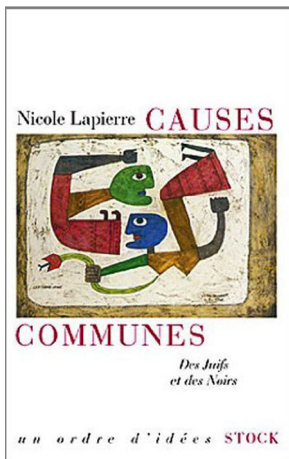
« Si nous nous promenions sur le Danube jusqu'à l'aube ? » lui proposa-t-elle. Sur les quais de Zemoun, une ancienne colonie de l'Autriche-Hongrie, Milan et Masha virent naître le jour. Un violon tzigane se faisait entendre au loin tandis que quelques ivrognes frôlaient le béton en descendant des péniches avoisinantes.

« Je t'ai apporté quelques fraises de la campagne de Valjevo » dit Milan.

« Des fraises qui ont encore du goût ? Cela me fait penser à un temps disparu » répondit Masha avec un sourire émerveillé, en prenant le sac que lui tendait Milan.

1. Les missiles utilisés par l'OTAN contenaient de l'uranium appauvri, qui, par la dispersion de résidus radioactifs, auraient, selon certains chercheurs, multiplié les cas de cancer et de leucémie en Serbie.

2. Ivo Andrić (1892 -1975) est un écrivain yougoslave qui reçut, en 1961, le prix Nobel de littérature pour *Le pont sur la Drina* (Belfond). Dans une interview filmée, visible sur le net, Andrić dit en français qu'il a toujours aimé les ponts. Et que pour lui, un sourire est un pont tendu entre deux êtres humains.



Causes communes Des Juifs et des Noirs

Nicole Lapierre dit dans sa préface à *Causes communes* qu'elle veut « jeter les bases d'une anthropologie de l'empathie, sans laquelle il ne pourrait y avoir de causes communes, ailleurs comme ici et maintenant. »

Dans une interview visible sur le net, elle parle du « détour par l'expérience de l'autre qui nous modifie nous-même,

qui nous permet de changer notre point de vue sur les choses. »

Son livre, consacré dans une première partie à la société américaine, fourmille d'informations inédites. Elle y révèle les liens entre certains personnages connus et d'autres, totalement inconnus, du moins en France. Par exemple, W.E.B. Du Bois (1868-1963), fondateur en 1909 de la NAACP (Association Nationale pour l'Avancement des Personnes de Couleur) et un professeur de l'université de Columbia, Joel E. Spingarn (1875-1939), qui devint président de la NAACP en 1914. Ou encore la lutte commune de Martin Luther King (1929-1968) et d'Abraham J. Heschel, un rabbin (né à Varsovie en 1907 et mort à New York en 1972). Mais que cette profusion de dates, dont je suis seul coupable, ne vous égare pas. L'ouvrage de Nicole Lapierre, paru en octobre 2011, n'a pas l'aspect rebutant d'un livre d'histoire ou de sociologie. *Causes communes* se lit comme un roman, précisément parce qu'il renvoie sans cesse à quantité d'autres romans. Elle évoque ainsi *Un plat de porc aux bananes vertes* écrit à quatre mains par André et Simone Schwartz-Bart : l'univers concentrationnaire transposé dans une maison de retraite parisienne dans laquelle la vieille Antillaise Mariotte écrit son journal ; *Tulipe*, un roman de Romain Gary de 1946, bien avant qu'il n'adopte le nom de Maurice Ajar, dans lequel un Juif se fait passer pour Noir ; et *La Tache* de Philippe Roth, paru en l'an

2000, qui révèle à la fin du livre, que celui que l'on prenait pour un universitaire juif était en réalité un Noir se faisant passer pour un Juif.

De la page 123 à la page 142, elle retrace l'itinéraire peu commun et peu connu d'un jeune homme qui fut au début des années 1960, d'abord musicien et poète sous le nom d'Alain Albert, puis l'auteur d'un roman écrit en dialecte afro-américain et publié aux États-Unis sous le nom d'Alan Albert. Défenseur des Droits de l'Homme en Palestine depuis plus de quarante ans, il est, sous le nom d'Ilan Halevi, l'auteur de plusieurs livres, parmi lesquels *Question juive*, *la Tribu*, *la Loi*, *l'Espace* (éd. de Minuit, 1981), *Face à la guerre*, *lettre de Ramallah* (Actes Sud, 2003) et *Allers-Retours* (Flammarion, Paris, 2005). Il y a quelques années un portrait de lui, en quatrième de couverture de *Libération*, le qualifiait d'« oxymoron », contradiction dans les termes, parce qu'il se disait « 100 % juif et 100 % arabe ». Était-ce la seule façon qu'il avait de dire et de faire comprendre qu'il était 100 % humain ? En tout cas, il ne dépare pas l'impressionnante galerie de portraits dépeints par Nicole Lapierre, déjà auteure d'un livre intitulé *Changer de nom*.

Pour ma part, cette partie du livre me touche d'autant plus qu'il s'agit de mon propre frère, de deux ans mon cadet, et que je puis dire sans mentir qu'il est mon plus ancien ami.

Mais c'est loin d'être le seul intérêt d'un essai qui offre quantité de nouvelles perspectives sur la vie de personnages aussi passionnants que l'Américain James Baldwin, les Martiniquais Frantz Fanon et Aimé Césaire, et l'Haïtien René Depestre, pour ne nommer qu'eux.

Par pure coïncidence, la couverture de *Causes communes* est un tableau de Victor Brauner (voir p. 12) de 1948 intitulé *Le septième sens*.

Marc Albert-Levin



APPEL À TEXTES

Je coordonnerai les textes du **numéro du 15 février**. Le thème en sera « SOUVENIRS D'ÉCOLE ».

Entre 500 et 3 500 signes.

Merci de m'envoyer vos textes à : jbfeline2000@yahoo.fr.

Jean-Baptiste Féline

Fugues...

FABIENNE SCHMITT

Quand la nuit est venue
Chuchoter sur mon corps
Que je suis fatiguée
Et qu'enfin je m'endors

Je m'en vais en voyage
Vers d'autres dimensions
Randonneur sans bagages
Et sans destination.

Mon corps demeure en bas
Enveloppe, pourtour
Lové chaud dans les draps
Comme à son premier jour.

Alors je m'évapore
Le cœur en bandoulière
Aux nimbos de l'aurore
Vers un autre hémisphère,

Des contrées où les êtres
N'ont nulle obligation
D'avoir ou de paraître,
Ni organisation.

Il n'y a point d'horloge
Il n'y a point de temps
On n'y fait pas l'éloge
Des biens ni de l'argent.

On n'a rien à envier
Car rien à posséder
Tout est à inventer
Tout est à partager.

Il n'y a pas violence
Mais douceur et plaisir
Car la seule évidence
Ici est de sourire.

Des âmes ainsi se croisent
En s'effleurant des yeux
Et leurs regards s'embrasent
D'un souffle bienheureux.

Et moi toute éblouie
Devenue molécule
Je flotte au paradis
Simple noyau, cellule

Dans l'infinie tendresse
D'un visage inconnu
Qui soudain me caresse
Que j'avais aperçu...

Lors d'un récent voyage
Qui m'avait reconnue
Croisée sur son passage
Oui, je suis revenue...

Allons nous promener
Jusqu'au petit matin
Sur le bord des nuées
Et la main dans la main

Nous referons le monde
Aussi beau qu'on voudra
Au-delà de la tombe
On se retrouvera

Comme si depuis toujours
Nous nous reconnaissons
De chemin et d'amour
Immortels compagnons.

Alors, quand le jour passe
J'attends impatiemment
Que la lumière m'enlace
Vers vous, en nous rêvant...



BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains),
27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

☐ Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

☐ Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + cotisation, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

☐ Abonnement papier ☐ Abonnement Internet ☐ Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne

mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris

lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directeur de la publication : Arnel Louis.

Coordination du numéro : Marc Albert-Levin.

Maquettiste : Emmanuelle Sellal.

Victor Brauner, peintre de l'inexplicable¹

ZÉGLOBO ZÉRAPHIM

Impossible de penser à Victor Brauner (1903-1966) sans penser à André Breton qui fut longtemps son maître et son ami. Né en Roumanie, comme Tristan Tzara, Brauner participa d'abord à l'aventure dadaïste avant d'arriver à Paris en 1917. À trente ans, il rejoignit des réunions du groupe surréaliste. En 1934, il signait des *Cadavre exquis*, ce jeu surréaliste par excellence, une sorte d'écriture automatique collective ainsi nommée parce que la première phrase obtenue par ce procédé avait été : « le cadavre exquis boira le vin nouveau ».

Dans *Drôle de drame*, un film de Marcel Carné de 1937, le dialoguiste, Jacques Prévert, faisait dire à Michel Simon : « À force de raconter des choses horribles, elles finissent par arriver ». Peut-être ne libère-t-on pas tout à fait impunément les forces obscures de l'inconscient. Victor Brauner, en 1931, avait peint un *Autoportrait à l'œil énucléé*. Les surréalistes virent dans cette toile (comme dans beaucoup d'autres de ses tableaux du début des années 1930 où les yeux de ses personnages étaient remplacés par de longues et fines tentacules suggérant la perforation plutôt que la vision), une sorte de prémonition. Car en 1938, Brauner, au cours d'une bagarre entre artistes, dans un café de Montparnasse, eut l'œil gauche déchiqueté par un éclat de verre.

Même s'il vit lui aussi dans cet accident autre chose qu'un simple hasard, Brauner n'en poursuivit pas moins son exploration richement colorée de l'imaginaire et sa chasse aux coïncidences. Un des tableaux les plus étonnants visibles à la Galerie Malingue est intitulé *La rencontre du 2 bis, rue Pétrél* (une rue du 9^e arrondissement à Paris où il avait à l'époque son atelier). Cette œuvre, prêtée par le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, répond à une suggestion faite par André Breton dans une lettre, quelques mois plus tôt : « Il me semble toujours que tu devrais peindre une grande toile [...] où se coudoieraient les créatures de Rousseau et les tiennes [...] tu es l'homme de ces rencontres par excellence ».

Dans une huile sur toile de 65 x 105 cm, la fascinante charmeuse de serpents, noire et opaque,



du Douanier Rousseau rencontre la charmeuse Conglomeros, blanche et diaphane, imaginée par Brauner. Mais comme pour se défendre de n'avoir fait qu'obéir à la suggestion de Breton, il lui écrit : « Voilà maintenant les coïncidences [...] étonnantes de nombres que j'ai notées au bas du tableau... ».

Suivent les mentions superposées Henri Rousseau 1910-2, Victor Brauner 1946-2. Les deux toiles furent-elles peintes en février à 36 ans d'intervalle ? Les chiffres de la dernière ligne correspondent au nombre de lettres contenues dans les mots qui se trouvent au-dessus d'eux. 2 bis rue Perrel (13) Conglomeros (11) Victor Brauner (13). Se pourrait-il que Breton, qui traça de sa propre main les thèmes astrologiques de Baudelaire, de Rimbaud, d'Alfred Jarry et d'Aragon, ait cru aussi en la numérologie ?

**1. Victor Brauner,
Galerie Malingue,
28 avenue de
Matignon, Paris.
Visible jusqu'au
17 décembre 2011.**